

Bernard Charlier, Christine Grard, Frédéric Laugrand, Pierre-Joseph Laurent, Saskia Simon (dir.) – Écritures anthropologiques

Isabelle Rivoal

Émulations – Revue de sciences sociales
2021, Comptes rendus critiques, En ligne.

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/crrivoal>

Pour citer cet article

Isabelle Rivoal, « Bernard Charlier, Christine Grard, Frédéric Laugrand, Pierre-Joseph Laurent, Saskia Simon (dir.) – Écritures anthropologiques », *Émulations*, en ligne. Mise en ligne le 05 août 2021.
DOI : 10.14428/emulations.cr.096

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain
<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

Bernard Charlier, Christine Grard, Frédéric Laugrand, Pierre-Joseph Laurent, Saskia Simon (dir.) – *Écritures anthropologiques*

Isabelle Rivoal¹

Recensé : Bernard Charlier, Christine Grard, Frédéric Laugrand, Pierre-Joseph Laurent, Saskia Simon (dir.), *Écritures anthropologiques*, Louvain-la-Neuve, Academia/L'Harmattan, 2020 (coll. « Investigations d'anthropologie prospective », n°20), 340 p.

« Encore une livraison sur la pratique de l'anthropologie ! » se dira-t-on peut-être en considérant la recension dont il va être question. Il est vrai que la discipline se distingue par sa posture réflexive assumée et qui concerne tout aussi bien son histoire, son épistémologie, ses techniques d'enquête, ses formes d'expression que son enseignement. François Laplantine, figure tutélaire invitée à conclure cet ouvrage collectif, le justifie en partie dans son petit *opus* à destination des étudiants réédité régulièrement depuis trente ans : voici « une discipline qui n'a pas de territoire, pas d'objet qui lui soit propre, mais une démarche, une mise en perspective particulière, un regard unique susceptible d'être appliqué à *toute* la réalité sociale » (Laplantine, 2003 : 163). L'anthropologie ne s'enseignerait donc pas de manière surplombante ; ce « regard unique » s'acquiert par la pratique individuelle et collective de la réflexivité. Pratique individuelle d'abord car, comme il est rappelé dans l'introduction, « les anthropologues savent que leur subjectivité est leur principal outil de travail sur le terrain » (p. 12) ; pratique collective ensuite, car ce sont bien les échanges croisés sur les multiples réalités et intersubjectivités expérimentées sur le terrain qu'il faut rendre dans l'écriture, et c'est bien ce travail qui « donne [un] air de famille » (p. 15) à toutes les productions s'inscrivant dans le champ de l'anthropologie. L'objet d'*Écritures anthropologique*, produit d'un séminaire du Laboratoire d'anthropologie prospective (LAAP – Université catholique de Louvain) qui rassemble des anthropologues débutants et chevronnés, est de revenir sur ce « tronc [d'autant plus] commun » (*ibid.*) qu'il émane de chercheurs appartenant à un même laboratoire et ayant un « certain *habitus* » (p. 17). C'est précisément ce format « Atelier » ou « Chantier » qui fait tout l'intérêt de l'ouvrage au-delà de l'attrait inégal qu'aura chacune des communications pour le lecteur.

¹ Centre national de la recherche scientifique, LESC, France.

Le volume est organisé autour de six dimensions problématiques. La première est assez classique puisqu'elle porte sur la relation de terrain proprement dite (*comprendre les interlocuteurs*). La seconde s'attache à ce que l'ethnographe produit en première instance, ses carnets de terrain, ses données et à la manière dont il est possible de les (re)appréhender sans cesse (*L'indexicalisation*). La troisième traite la question de ces terrains plus contemporains dans la discipline, qui sont menés au plus proche de soi et au cours desquels la question est moins de faire avec l'altérité (telle que discutée dans la première partie) que de faire avec la familiarité (*La déprise de soi*). C'est ensuite la question de l'écriture qui est travaillée et les différents dispositifs narratifs convoqués par les ethnologues entre écriture, films, cartes et modalités d'écoute (*Les dispositifs*). La réflexion sur les dispositifs d'enquête est également l'objet de la cinquième partie, qui considère l'implication active de l'observateur dans l'enquête, engagement corporel ou interprétation de « traditions agissantes » (*Interprétations agissantes*). Enfin, est abordée la question des points de vue et de leur rendu, notamment quand l'enjeu est foncièrement dialogique (*Les écritures dialogiques*).

L'éthique est, pour Laplantine (« Conclusion »), la démarche qui est au cœur de cet ouvrage, parce que l'épistémologie de l'anthropologie en procède fondamentalement. Elle est une pensée de *l'avec*, une connaissance qui reste seconde à la *reconnaissance* : « le contraire d'une égologie » (p. 316). Cette question est évidemment abordée comme telle dans un certain nombre de communications qui questionnent les manières de dépasser le décalage pointé par Johannes Fabian entre la co-temporalité vécue sur le terrain et l'écriture qui distancie ensuite des interlocuteurs et du terrain. On se demande ainsi comment faire – et écrire – afin que l'expérience d'intersubjectivité vécue sur un terrain, avec ces seuils d'altérité franchis durant le temps long du partage, ne finissent jamais par se réifier dans l'écriture, avec la tentation du « découpage de la réalité en unité de sens », comme l'écrit Saskia Simon (« L'écriture pour le dire. Ce que la forme transmet ») ? Deux voies sont ainsi proposées par les auteurs pour y échapper. Tout d'abord, celle, négociée, de Pierre-Joseph Laurent (« L'écriture du terrain. La recherche du moment ethnographique de l'anthropologie ») et S. Simon qui proposent de faire la plus grande part à l'ethnographie des subjectivités. Pour le premier, il faut maîtriser l'instrumentalisation de sa subjectivité, quitte à prendre le risque que l'identité et la personnalité de l'ethnologue s'en trouvent influencés. Pour la seconde, la subjectivité des acteurs de terrain est la seule voie pour entrer dans et appréhender la violence du terrain, mais aussi la seule voix pour la rendre. La seconde voie est celle, radicale, de l'écriture collaborative présentée par Jacinthe Mazzocchetti (« PluriElles. Femmes de la diaspora africaine. Retour sur une démarche d'écriture collaborative en voie de décolonisation ») qui postule qu'il est impossible pour des blancs de retranscrire une histoire non vécue et de confier à l'ethnologue la seule tâche d'accompagner des femmes africaines pour leur permettre d'exprimer de la manière la plus directe possible la colère post-coloniale. Aurore Vermeylen, dans un travail sur l'impact des organisations humanitaires dans les camps de réfugiés congolais au Burundi

(« Comment faire quand notre envie du 'dire' ne correspond pas à notre constat du 'voir' »), fait également écho à ces positions militantes en questionnant la légitimité des chercheurs à parler de l'expérience des migrants et à « observer leur vie quotidienne comme s'ils étaient des rats de laboratoire » (p. 142). Cette formule précède cependant l'exposé de son inconfort d'après-terrain devant le brouillage induit lorsqu'elle s'est aperçu qu'un de ces informateurs participait au pillage du Congo : ce constat est venu bousculer sa volonté de départ de dire la domination sur une position de « défense » des interlocuteurs, sans le retourner en cynisme pour autant.

D'emblée, autour de ces analyses, se joue la question de la médiation que suppose la rencontre ethnographique. La tension est toujours présente quand l'ethnologue comprend que le « comment rendre au plus près ? » ou le « comment rendre justice à l'expérience de terrain ? » peut conduire à l'impasse de l'illégitimité même de toute médiation possible. La question de la voix des interlocuteurs n'est cependant pas la seule dimension attachée à cette question, comme le montre d'une manière très sensible le dilemme auquel Bernard Charlier (« Écriture après la mort de ses 'informateurs'. Un cas ethnographique ») a été confronté suite à la mort de ses deux informateurs mongoles survenue peu de temps après son retour du terrain. Le sentiment de cette rencontre « ratée » dans le sens où il ne pourrait jamais leur « rendre » toute l'épaisseur du travail réalisé avec eux (et en partie pour eux) a longtemps paralysé l'écriture. Leur mort, en créant une asymétrie irréductible, en inscrivant ses deux informateurs dans le silence et l'indicible, installait en retour l'anthropologue dans une relation d'exil insurmontable... jusqu'au moment où l'écriture a permis progressivement de « réinstaurer les défunts » comme réponse à une demande de création. Et ici, c'est la philosophie d'Etienne Souriau qui a rendu possible la (re)mise en place d'une position de médiation, seule alternative au silence².

Même si, citant Jean-Claude Métraux (2011 : 260), Christine Grard (« Écrire un terrain familier. 'La proximité de l'arbre peut cacher la vision de la forêt' ») rappelle que toute parole confiée est une parole précieuse, la nécessité de « rendre » suppose bien souvent de dépasser la seule exigence de la contrainte dialogique. Il faut trouver les moyens d'« instaurer » des réalités qui ne se disent pas. Plusieurs textes abordent ainsi la nécessité d'appréhender et d'écrire sur l'invisible, le silence et le non-dit, soit parce que ces dimensions saturent le terrain, soit parce que l'essentiel ne passe pas par le dire, mais par les gestes quotidiens et les rituels qui doivent être compris comme langage. Quand la violence subie et la peur des représailles devant toute forme de communication verbale domine le quotidien, la puissance d'agir des sujets passe par une transmission de corps à corps, dans le faire explique S. Simon. Pour rendre cela, elle affirme avoir choisi d'écrire sur le mode du récit policier, une forme à même de faire justice à la nature floue et incertaine du quotidien en ce qu'elle articule mieux que

² Le lecteur comprendra que les références à Souriau et à la notion d'« instauration » font précisément partie de l'*habitus* ou de la boîte à outils commune du LAAP car elles reviennent dans plusieurs textes.

l'écriture académique la mise en intrigue, la tactique, l'attention patiente. Pour Jean-Frédéric de Hasque (« Attraper l'invisible, comment la caméra m'y a aidé. Réflexions sur une écriture filmée »), c'est la caméra qui a constitué le viatique pour « saisir » la sorcellerie de la richesse, par définition invisible, dans une ethnographie filmée du Lions Club de Cotonou au Bénin. C'est la question de l'indicible plus que de l'invisible qui est au cœur de l'ethnographie de Pierre-Yves Wauthier (« Écrire (sur) la vie intime des informateurs : du statut interprétatif de données orales au sujet de ce qui ne se dit pas ») sur le développement du *speed dating* dans la communauté juive de Los Angeles. Se pose alors la difficulté d'enquêter sur l'intime, cette dimension sociale qui engage différents niveaux de subjectivité et qui suppose une construction de la confiance mettant en tension la posture ethnographique. Enfin, le terrain kazakh fréquenté par Anne-Marie Vuillemot (« Une écriture autre ou l'écriture de l'autre ») l'a amenée à la même nécessité de considérer l'instauration plutôt que la communication – mais de manière totalement inverse –, puisque dans les sociétés d'Asie centrale, les paroles sont actes (de langage) et visent à instaurer le monde au quotidien, quand les récits de vie sont au contraire exprimés à travers les mouvements, les flux que portent les sons, les odeurs, les visions ou les modes de toucher. Cette interrogation entre d'ailleurs en résonance avec la question de Silvia Mesturini Cappelletti (« Chants, dessins rituels et enjeux d'écriture. Comment écrire une progression d'interprétations croisées ») qui se demande à quel moment une pratique appartenant à un peuple sans écriture peut être appréhendée comme forme d'écriture. Considérant les dessin et chants d'une ethnie péruvienne, elle propose à ce sujet de réfléchir à la notion « d'écriture instaurative » comme lecture critique de l'essentialisation culturelle qui entoure l'interprétation souvent « fascinée » des écritures autres.

On le comprend des quelques références du livre déjà évoquées, les réflexions développées procèdent de deux modalités d'enquête différentes, quoi que parfois simultanées. La première est presque consubstantielle à la discipline en ce qu'elle suppose de véritablement décentrer le regard, s'affranchir de l'ethnocentrisme et accéder à des mondes et des façons d'habiter le monde radicalement différentes. Dans ces ethnographies, l'enjeu reste de saisir et d'appréhender l'altérité, ce qui suppose désormais de recourir à des modalités d'aperception qui s'affranchissent de l'échange dialogique pour impliquer notamment le corps et les émotions. C'est cette dimension que travaille le texte de Pierre Jérémie Piolat, anthropologue de la danse, dans une ethnographie élaborée à partir d'un atelier d'écriture auprès de migrants. C'est son attention aux mouvements du corps, aux postures, au rythme, à la cadence, au ton de l'un de ses interlocuteurs qu'il essaie de reproduire dans son propre corps – une « danse » – afin de pouvoir décrire au plus près l'expressivité gestuelle, qui va bien au-delà de la seule attention aux discours. L'ethnographie ne doit jamais cesser d'être inventive pour accéder à l'altérité, étrangère ou intime, et les renouvellements de la discipline, son foisonnement depuis le début du siècle tiennent beaucoup à cette

capacité d'avoir totalement ouvert la boîte à outils méthodologique bien au-delà des canons de la fameuse « observation participante ».

Le second type de réflexion sur les modalités d'enquête, qui s'ancre dans les explorations les plus récentes de la discipline, ne met plus radicalement la relation directe, dialogique, de co/connaissance au cœur de l'enquête, mais appréhende d'autres types de terrains/d'autres « mondes »/d'autres médiations d'une manière qui fait avancer l'anthropologie presque aux confins d'elle-même. C'est le cas des questionnements spécifiques à un terrain sur le monde virtuel de World of Warcraft exposés par Olivier Servais (« La production écrite du terrain virtuel : du Big Data qualitatif »). Dans ce type d'enquête il s'agit de quitter la logique du *small data* pour une logique de telle inflation des données et de flux d'information massif que l'expérience immersive de l'anthropologue sur laquelle repose son art en est radicalement transformée. On trouvera dans un article de Laurie Daffe (« Cartes, schémas, plans. Des systèmes pictographiques médiateurs et acteurs des relations de terrain ») une réflexion sur les systèmes de dessins et représentations visuelles comme modalités possibles pour une enquête cartographique participative (dans le cadre d'un terrain sur les bateaux-logement en Belgique). Enfin, et de manière beaucoup plus radicale, on lira sous la plume de Séverine Lagneux (« What it is like to be a vache ? Petite réflexion sur l'ethnographie et l'expérimentation de points de vue autres ») une réflexion sur le « point du vue » à hauteur de drone ; pour impliquer la perspective de la vache (mais pas « des vaches »), du robot et du fermier, dans une ethnographie d'un dispositif de traite laitière.

Bibliographie

LAPLANTINE F. (2001 [1987]), *L'Anthropologie*, Paris, Payot.

MÉTRAUX J.-C. (2011), *La Migration comme métaphore*, Paris, La Dispute.